

Galates 3, (26-29) =

"Car tous, vous êtes, par la foi, fils de Dieu, en Jésus Christ. Oui, vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ. Et si vous appartenez au Christ, c'est donc que vous êtes la descendance d'Abraham ; selon la promesse, vous êtes héritiers."

Ce matin, nous allons parler de vêtements. On pourrait penser que c'est parce que Paris est une des capitales mondiales de la mode ou qu'il est nécessaire de réagir au fait que le Bazar de l'Hôtel de Ville envisage d'accueillir dans ses rayons des vêtements chinois à très bas coût. Non pas du tout.

Ce matin, nous nous sommes tous posé, consciemment ou non, la même question : qu'allons-nous porter pour venir au culte ?

Et si chacun, chacune, y a répondu à sa manière,

Mais par contre, je suis presque certain qu'aucun ne s'est dit : aujourd'hui, je vais m'habiller du Christ.

C'est pourquoi nous allons parler de vêtements ce matin, à cause de cette affirmation bizarre de Paul :

« Oui, vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. »

Que signifie donc revêtir le Christ ?

Quel est l'intérêt de penser le Christ en tant que vêtement ?

Pour tenter de comprendre cette affirmation, tournons-nous vers une parabole bien connue de l'évangile de Luc au chapitre 15, dans laquelle le rôle du vêtement est décisif.

Il s'agit de la parabole dite du fils prodigue.

Ce fils qui avait demandé sa part d'héritage avant l'heure.

Qui est parti avec tout ses biens et qui dépense tout son argent.

Le texte souligne son état de dépossession en disant qu'il a tout perdu, jusqu'à sa dignité parce qu'il en était arrivé à vouloir manger la nourriture des cochons.

En revenant voir son père, il est accueilli avec enthousiasme et le père dit : « Vite, apportez la plus belle robe, et habillez-le, mettez-lui un anneau au doigt, des sandales aux pieds. »

Ce qui surprend dans cette scène, c'est la réaction immédiate du père : avant même de réfléchir, son premier réflexe est d'habiller son fils.

Culte du dimanche 26 octobre 2025 Poitou Rural Protestant

Le vêtement devient le signe visible de son accueil inconditionnel, une manière de rendre son hospitalité tangible, sans exiger aucune justification.

De plus, le père n'offre pas n'importe quel vêtement,

mais "la plus belle robe".

Par ce geste, il restaure l'identité de son fils, lui fait part de sa grâce et lui montre la valeur qu'il conserve à ses yeux.

En quelque sorte, la robe devient la mesure de l'amour immense qu'il lui porte.

On peut voir dans cette parabole un parallèle avec l'affirmation de Paul de revêtir le Christ.

D'abord, parce que le texte biblique identifie souvent Dieu à un Père.

Ensuite, parce que Paul lui-même établit cette relation filiale juste avant, au verset 26 : « Car tous, vous êtes, par la foi,

fils de Dieu, en Jésus Christ. »

Alors, si Dieu est notre Père et que nous sommes ses enfants, on peut penser que son premier geste envers nous est aussi de nous revêtir de sa grâce.

Il nous couvre de sa "plus belle robe" pour nous montrer la valeur que nous avons à ses yeux. En ce sens, en nous invitant à revêtir le Christ, Dieu nous estime à la valeur de son propre Fils.

C'est dans cette dynamique de grâce, qui est offerte à tous ceux qui sont en Christ, et que Paul poursuit : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme ».

Autrement dit : en portant l'habit Christ, nous ne sommes plus enfermés dans nos identités passées, ni même dans nos appartenances les plus fondatrices.

Mais arrêtons nous sur ce verset : "Il n'y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, ni homme ni femme".

Ne s'agit-il pas d'une affirmation assez scandaleuse que de dire qu'il n'y a ni juif ni grec, qu'en pensez vous?

Dans notre vie, il y a des distinctions que nous prenons souvent pour évidentes.

Nous avons souvent tendance à définir les autres en fonction de catégories toutes faites.

Nous apprenons très tôt à repérer les différences, à les lire comme des écarts, et parfois à les faire jouer comme des critères de valeur.

Or Paul affirme qu'en Jésus-Christ, les appartenances sociales, culturelles, religieuses ou genrées perdent leur pouvoir normatif. Les distinctions que l'on tenait pour évidentes, presque naturelles

(celles qui semblaient organiser la société et structurer nos identités) sont relativisées pour tous ceux qui ont la foi en Christ.

Revêtus du Christ, ce qui auparavant nous hiérarchisait ou nous séparait, “hommes libres d’un côté, esclaves de l’autre, hommes ici, femmes la bas”, ces distinctions ne peuvent plus être le critère que nous posons les uns sur les autres.

Désormais, ce qui fonde l’identité croyante, c’est l’appartenance à celui que nous avons revêtu.

C’est peut-être cela l’unité en Christ : « car tous, vous n’êtes qu’un en Jésus-Christ ».

C’est là la bonne nouvelle: Dieu nous libère de nos appartenances qui peuvent nous cliver pour nous offrir une appartenance nouvelle, celle qui ne se fonde ni sur le sang, ni sur le mérite, ni sur la conformité, mais sur sa grâce.

Revêtus de Christ nous sommes tous revêtus de la même grâce.

Mais il faut bien le reconnaître: cette parole est difficile à entendre. Elle dérange car nous avons appris à nous nourrir des différences et à nous situer dans des hiérarchies.

Nous avons grandi dans des logiques de compétition et de valorisation de soi par opposition à l’autre.

Et aujourd’hui, tout semble encourager une posture de méfiance mutuelle. C’est une manière de percevoir l’autre d’abord comme une menace, nous empêchant de chercher ce qui pourrait nous rapprocher.

Le climat ambiant alimente ces divisions. À l’heure où les nationalismes reviennent en force, où les replis identitaires se multiplient, où les discours politiques désignent des ennemis, des menaces, des frontières, comment entendre cette parole de Paul :

« Il n’y a plus ni Juif ni Grec, ni esclave ni homme libre, il n’y a plus ni homme ni femme » ?

Quand on dresse le Français contre l’étranger, le local contre le migrant, quand la rhétorique publique oppose les “bons citoyens” aux “éléments perturbateurs”, comment entendre cette parole?

Et plus encore : affirmer cela, c’est un scandale à l’échelle du monde. La guerre fait rage dans pleins d’endroits du monde et les logiques d’affrontement dominant les discours internationaux.

Pourrait-on dire aujourd’hui qu’en Christ il n’y a ni ukrainiens ni russes, ni Palestiniens ni israéliens?

Parce que c’est bien ce que cela veut dire, il n’y a ni juif ni grec. Cette parole va à l’encontre de nos affects, de notre logique de camp, et de notre besoin de désigner un coupable pour nous en distinguer.

Et pourtant, dire « car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ » est peut-être une manière d'ouvrir l'horizon vers un autre monde.

Un monde dans lequel l'identité ne se construit plus par opposition, mais en se reconnaissant issu d'un même amour, d'une même parole créatrice.

Un monde dans lequel le vêtement n'est plus ce qui distingue et ce qui hiérarchise, mais un monde où le vêtement est ce qui unit.

Car c'est bien là tout le paradoxe du vêtement christique. Habituellement, le vêtement est un marqueur social.

Il exprime une appartenance et il sert à dire : voici qui je suis, et voici pourquoi je ne suis pas toi.

Mais revêtir le Christ, c'est se voir enveloppé par une réalité qui efface les lignes de séparation.

Dieu accorde à toutes et à tous la même valeur, nous offre à tous la même robe, indépendamment de notre histoire et nos combats.

Alors on peut légitimement émettre une réserve à ce discours, et poser une question essentielle :

Si Dieu offre à tous le même habit christique, que devient ce qui me distingue ?

Si mes appartenances sociales, culturelles, ou genrées ne me définissent plus devant Dieu, est-ce que cela signifie qu'elles n'ont plus d'importance ?

Ma culture, mes luttes, mon histoire, mes marques singulières sont-elles effacées dans cette unité proclamée en Christ ? « Car tous, vous êtes un en Jésus Christ. »

Alors, il est important de mentionner que l'unité en Christ n'est pas une négation de la diversité.

Au fond on garde tous nos particularités.

On reste tous juifs ou grecs, et le récit de la Pentecôte nous parle bien d'un Dieu qui nous rejoint dans notre particularité puisque l'esprit parle à chacun dans sa propre langue.

Chacun reçoit dans ce qu'il est, avec son corps, sa culture, son accent et L'Esprit rejoint chaque personne dans son identité propre.

Donc si on pense le Christ comme un habit, ce serait un vêtement qui épouse la forme unique de celui ou celle qui le porte.

Cela ne signifie pas, comme le précise Paul lui-même, qu'un Juif cesse d'être Juif ou qu'une femme cesse d'être femme, mais que ces identités ne sont plus des murs de séparation ni des structures de domination.

Culte du dimanche 26 octobre 2025 Poitou Rural Protestant

Voilà peut-être ce que signifie revêtir le Christ : apprendre à vivre ensemble sans que nos différences ne deviennent des frontières. Accueillir l'autre non pour ce qu'il nous ressemble, mais pour ce qu'il est déjà, aimé de Dieu.

Et peut-être que ces paroles de Paul nous déstabilisent car elles parlent d'un Dieu qui ne cesse de venir défaire nos certitudes, renverser nos logiques, pour nous vêtir d'une identité que nous n'avons pas conquise, mais que nous pouvons recevoir. Oui, vous tous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ.

Darius GIURA et Patrick ROLLAND